Pascale BRUNNER, Chiara ELEFANTE, Stavroula KATSIKI
et Licia REGGIANI, dirs, *Interpréter l'événement. Aspects
linguistiques, discursifs et sociétaux*

Limoges, Lambert-Lucas, 2014, 262 pages

Émilie Kohlmann

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10920>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.10920](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10920)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2016

Pagination : 435-437

ISBN : 978-2-8143-0313-3

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Émilie Kohlmann, « Pascale BRUNNER, Chiara ELEFANTE, Stavroula KATSIKI et Licia REGGIANI, dirs, *Interpréter l'événement. Aspects linguistiques, discursifs et sociétaux* », *Questions de communication* [En ligne], 30 | 2016, mis en ligne le 13 mars 2017, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10920> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10920>

pas briser la tension superficielle. Sinon, le faiseur de miracles inexpérimenté cesse de marcher sur les eaux pour descendre debout parmi les poissons ébahis ».

Julien Péquignot

Elliad, université de Franche-Comté, F-25000

Julien.pequignot@gmail.com

Pascale BRUNNER, Chiara ELEFANTE, Stavroula KATSIKI et Licia REGGIANI, dirs, *Interpréter l'événement. Aspects linguistiques, discursifs et sociétaux*

Limoges, Lambert-Lucas, 2014, 262 pages

Cet ouvrage clôt une trilogie consacrée à l'événement, entamée en 2013 grâce à la collaboration du Syled-Cediscor de l'université Sorbonne Nouvelle – Paris 3 et du Département d'interprétation et de traduction de l'université de Bologne. Il s'agit d'un recueil de dix-neuf articles répartis en quatre parties équilibrées : l'événement dans les systèmes linguistiques, dans les mots, dans et par le discours, dans la société. Bien que l'introduction (pp. 9-13) mette en avant une approche pluridisciplinaire nécessaire à l'interprétation de l'événement, objet complexe et sans définition universelle, et que le titre affiche une dimension sociétale, l'entrée d'analyse ici est très fortement linguistique. On ne sort que rarement des considérations sur la langue, le langage, le discours, ce qui peut déstabiliser le chercheur en attente de plus d'interdisciplinarité ou habitué à l'analyse spécifique des médias. Presque les trois-quarts des articles portent sur un corpus médiatique (presse écrite, télévision ou, dans une moindre mesure, web), mais hormis quelques exceptions, l'analyse se concentre sur le texte exclusivement. Enfin, dernière remarque préliminaire : seule une bibliographie générale est proposée en fin d'ouvrage, choix qui prive chaque développement de ses propres références mais qui procure une vision d'ensemble des théories mobilisées.

Dans la première partie, l'événement est entendu selon sa définition en linguistique, c'est-à-dire comme un changement d'état. Éric Corre (pp. 17-32) cherche à démontrer à travers l'analyse des verbes quels sont les processus grammaticaux mis en œuvre et pose la question de la généralisation et de la particularité dans l'étude des langues. L'article de Francesca Mazzariello et Francesca Strik Lievers (pp. 33-43) présente trois types de lexicalisation d'un événement (verbe, verbe + complément prédicatif, nom) non totalement équivalentes et interchangeables. Le travail d'Alexey V. Yavetskiy (pp. 45-53) porte sur l'analyse sémantique des événements naturels. Il s'intéresse au rapport de l'événement intégral (éruption volcanique) et

des actants sémantiques (lave, cendres, etc.) afin de montrer la complexité conceptuelle des événements naturels. L'article d'Alice Vittrant clôt cette première partie (pp. 55-69) et montre deux niveaux de contrainte sur les expressions langagières retenues pour qualifier un événement : les contraintes cognitives et culturelles (facultés de perception de l'être humain, différences culturelles) et les contraintes des systèmes langagiers selon lesquelles le type morphosyntaxique d'une langue va conditionner les formes d'expressions linguistiques et leur degré de complexité. L'auteure revient particulièrement sur des travaux menés autour de la trajectoire, notamment pour la prise en compte du locuteur ou non dans sa description. Ainsi la définition de l'événement dans cette partie est-elle assez éloignée d'une définition plus ancrée en sciences de l'information et de la communication, notamment en se cantonnant au fonctionnement de la langue sans aborder la question de la signification ou de la saillance. Cependant elle permet de percevoir des travaux d'autres types dont certains aspects pourraient être réutilisés et poussés jusqu'à une interprétation en termes de sens et de relation.

La deuxième partie marque une première évolution conceptuelle ainsi que l'utilisation d'un corpus désormais tiré des médias. Charlotte Schapira (pp. 73-83) étudie la transformation de noms propres, toponymes et chrononymes, (Np) en noms d'événements (Név). Elle montre leur évolution dans la langue en lien avec ce qu'elle qualifie, un peu rapidement, de facteurs « objectifs » et non contingents. Les moyens de communication modernes participent d'une accélération du processus de « cristallisation des Név » (p. 75) et le rôle des médias est central. Il permet de réactiver la mémoire discursive et collective et de pallier la carence sémantique inhérente aux Név (« Tchernobyl » : le lieu ou l'événement attaché à ce lieu). L'auteure aboutit à proposer trois étapes qui conditionnent la durabilité de leur usage : le glissement métonymique, l'enrichissement connotatif et enfin l'antononase, étape ultime où le nom propre initial fonctionne totalement comme un nom commun (p. 81). Moins théorique, l'article de Maria Francesca Bonadonna (pp. 85-91) traite du vocabulaire attaché aux événements dans le domaine de la mode et aux lexiques repris par les médias. Elle y montre l'importance du contexte pour l'analyse du discours et met en avant les aspects matériels et métaphoriques du lexique de la mode. Charlotte Danino (pp. 93-104) présente ensuite des pistes de recherche autour de la construction du sens. Sa définition de l'événement présente deux caractéristiques : un lien consubstantiel au langage et un effet de saillance. Son analyse du

direct sur CNN qui a suivi le 11 Septembre permet de montrer une construction dynamique, progressive et collaborative d'un discours autour d'un événement au départ difficilement qualifiable. L'article de Catherine Détrie (pp. 105-114) analyse la base de presse Factiva afin de mieux appréhender deux événements discursifs : la « niche » et le « bouclier » fiscal. Les deux expressions ont en commun une dimension métaphorique qui met en lumière une représentation du monde. L'analyse se fait ici sur le plan dialogique : la voix de l'énonciateur et la voix sociale entrent en dialogue. Cette étude met en avant la circularité des discours et leur évolution en fonction des réalités expérientielles et des points de vue. L'événement est considéré comme « moment discursif » (p. 112) attaché au constat d'un important usage médiatique. Enfin, la partie se clôt avec une proposition de méthode de Traitement automatique des langues (TAL) par Béatrice Arnulphy, Xavier Tannier et Anne Vilnat (pp. 115-127). Sur un corpus journalistique, les auteurs proposent différentes techniques pour limiter les problèmes liés à la polyémie des noms d'événement et parvenir à prendre en compte le sens contextuel. Leur méthode définit des règles d'extraction temporelles et verbales qui montrent plus de 80 % d'usages corrects mais une faible couverture de l'ensemble des termes possibles à l'inverse des méthodes classiques.

L'intérêt de la troisième partie réside dans l'effort fourni pour montrer comment les discours mettent en forme les événements et permettent de donner du sens au réel et aux ruptures. Laura Santone (pp. 131-141) propose une analyse des discours parodiques qui ont proliféré sur le Web suite aux discours officiels sur la grippe porcine. En conclusion, elle présente le Web comme un dispositif de contre-communication. Youtube serait selon elle une pratique langagière où cohabitent le présent, la mémoire du passé et l'expectation du futur. Si cet article est un des rares à aborder la question d'Internet, on peut regretter le caractère parfois désuet des références pour aborder cette thématique et l'absence de recours à des travaux récents. Catherine Julien (pp. 143-154), quant à elle, n'insère pas le Web dans sa conception des « médias de masse » dans son travail sur la médiatisation des événements naturels pourtant à partir de versions électroniques de journaux. Elle met en lumière la « stratégie de dramatisation » de la presse ainsi que le recours à des « simulacres de débats ». La démarche comparative permet de montrer que le recours à la citation n'est qu'un effacement énonciatif apparent et que les médias positionnent leur lecteur sur le modèle des débats télévisés en « spectateur-voyeur ». On émettra quelques réserves sur cet aspect de la conclusion pour

laquelle cette fois-ci l'absence de référence aux médias internet semble trop criante en 2014. Kjerti Fløttum et Annelise Ly (pp. 155-163) analysent le discours autour du changement climatique avant et après la conférence de Copenhague en 2009. Ce choix permet d'observer la mixité du discours (politique/scientifique) ainsi que son évolution d'une ambition écologique marquée où l'Europe a un rôle majeur à un thème politique où son rôle est minoré. Dans sa contribution, Christine Servais (pp. 165-175) interroge la place du lecteur et le rôle de l'événement dans la configuration identitaire. Elle propose une définition de l'événement, « fait qui interrompt ou déchire le tissu symbolique dans lequel sont élaborés nos savoirs, nos cultures et notre identité » (p. 165) et s'intéresse à son rôle performatif en se penchant sur deux corpus d'analyse très différents mais conçus chacun selon qu'ils agrègent ou désagrègent un imaginaire, une identité, une communauté. Enfin, Jocelyne Arquembourg (pp. 177-184) étudie le tremblement de terre de Lisbonne en 1755 en posant la question de la construction narrative d'un événement avant que les cadres narratifs adéquats ne soient produits : ici l'inexistence du mot « tsunami » à l'époque. Elle lie de façon particulièrement éclairante la construction des discours autour du « tremblement » et une représentation conflictuelle du monde à la même période. Cet article permet de réinterroger le lien entre réel, discours, faits et événements.

En quatrième partie, la question de l'identité sociale construite en lien avec l'événement prime. Chiara Molinari (pp. 187-196) revient sur le débat identitaire en France à partir de l'analyse d'un forum internet. Si deux définitions de l'identité françaises émergent, l'une tournée vers le passé, l'autre vers le futur, les procédés discursifs se rejoignent et on relève une forte présence de l'interaction dialogique. Aurélie Haismann (pp. 197-206) a travaillé, quant à elle, sur les identités médiatiques luxembourgeoises à travers trois journaux de presse écrite. Elle prend rapidement en compte les contraintes économiques du secteur, avant de catégoriser chaque titre par rapport à leur rapport à l'identité : inter-, supra- ou dés-identitaire. Marge Käsper (pp. 207-215) fait quitter un instant au lecteur le monde des médias pour s'intéresser aux comptes rendus de lecture en France et en Estonie. Après avoir précisé quelques points sur les conditions de parution, elle démontre que chaque pays a un rapport différent à l'objet, à l'énonciateur, au contexte, etc. Erin MacMurray (pp. 217-230) compare deux méthodes d'extraction d'information en veille stratégique pour les entreprises : symbolique et textométrique. Elle démontre que la deuxième, en intégrant la fréquence et les cooccurrences de termes permet de repérer

efficacement des événements non prévisibles *a priori*. Enfin, Yannick Hamon (pp. 231-241) s'intéresse à l'événement scientifique sur internet à travers les colloques. Il compare ici le concept d'affordance, défini comme ce qu'internet permet aux chercheurs de faire, et celui de technologie intellectuelle, outil qui opère la traduction d'un événement en document.

Ainsi l'ensemble de l'ouvrage couvre-t-il des thèmes et des approches variés, parfois encore en cours d'élaboration, avec comme point commun une volonté de saisir l'événement dans le langage, dans le texte. Les descriptions claires de méthodes d'analyse en sont un des points forts, ainsi que le retour sur certains concepts clés pour l'analyse du discours. Les définitions de l'événement sont nombreuses et évoluent en fonction des horizons d'attente des chercheurs. On peut cependant s'étonner de l'annonce figurant en introduction sur le peu d'interdisciplinarité entendue au sens large. En outre, le recours à des corpus de presse de façon régulière interpelle quant au traitement qui en est fait : texte mis à plat, peu de considération faite aux images, aux dispositifs, etc. Les auteurs retenus pour l'analyse de ces corpus sont assez peu variés et les interrogations autour du web et de son rôle sont presque inexistantes. Enfin, si de nombreux événements étudiés sont considérés comme « naturels », aucun retour sur la notion n'est effectué et la matérialité est effacée des questionnements. Ainsi, comme le concluent les auteurs eux-mêmes, le croisement de ces thématiques de recherche avec des approches issues de travaux récents en communication, mais également en sociologie, en anthropologie, en sémiologie, etc., permettrait-il de leur donner une dimension plus forte.

Émilie Kohlmann

Lcf, université de La Réunion, F-97715
emilie.kohlmann@laposte.net

Jean-Michel DURAFOUR, *L'Homme invisible* de James Whale. *Soties pour une terreur figurative*
Pertuis, Éd. Rouge Profond, coll. Débords, 2015, 176 pages

En 1933, le cinéaste d'origine britannique James Whale réalisait pour Universal *L'Homme invisible*, première adaptation du roman de science-fiction d'Herbert George Wells publié en 1897. Le film appartenait au cycle horrifique engagé alors par le studio hollywoodien autour de figures comme Dracula, Frankenstein ou La Momie. Susciter la peur chez les spectateurs à partir de la représentation d'un personnage supposément invisible était sur le

plan cinématographique un pari osé, qui fut remporté haut la main (le film connut un succès public comme critique). Jean-Michel Durafour, dans son dernier livre, a pour objectif d'examiner les modalités de cette représentation filmique de l'invisible, de cette « visible invisibilité » (p. 29). L'auteur y envisage le film comme le site d'une « terreur figurative » (p. 16) qui implique, pour en saisir la profondeur et la complexité, de recourir à un autre régime interprétatif que celui traditionnellement mobilisé dans les études figurales. Ainsi, de la lecture de *Temps Zéro* d'Italo Calvino (Paris, Éd. Le Seuil, 1970), Jean-Michel Durafour tire-t-il un enseignement posé en postulat (« formel ») dans l'avant-propos : « Qui veut voir un homme invisible doit changer sa vue » (p. 10). Cette posture ne revient pas à nier la dimension visuelle de la figuration de l'invisible ; elle sert même, ici, de point de départ au travail cinématographique : « Il semblerait que le cinéaste ne puisse que partir de la visibilité – comment pourrait-il en un sens faire autrement ? – pour rendre l'invisibilité *signifiante* pour le spectateur, compte tenu de ses habitudes de perception que le film ne peut pas, non plus, trop malmener dans le contexte de la fable classique. Un corps doit avoir été perçu au moins une fois pour que son reflux hors de la perception puisse être notable » (p. 22). Jean-Michel Durafour montre cependant que, si le dispositif filmique passe d'abord par une mise en visibilité de l'invisible, celle-ci ne consiste jamais qu'en une représentation en creux : le corps de l'homme invisible n'est visible que par son interaction avec son environnement immédiat, sur lequel il laisse des traces, des empreintes. L'homme invisible du film (le savant Jack Griffin interprété par Claude Rains) est ainsi « *négativement visible* par délégation d'objets ou de corps (coussin de fauteuils enfoncé, pyjama porté, cigarette allumée, poussette renversée, comportement des autres personnages réagissant à ses actes – le policier au nez pincé – ou les anticipant – la pièce quadrillée –, etc.), c'est-à-dire par ses effets sur son environnement, détournant pour l'œil au mieux le contour partiel de ses formes corporelles » (p. 25).

L'auteur donne quelques détails très intéressants sur les aspects techniques de la réalisation et les trucs utilisés à l'époque par John Fulton, en charge des effets spéciaux sur le tournage ; on retient notamment, outre l'usage de fils invisibles ou de *travelling matte*, le recours à des dispositifs mécaniques comme un plancher avec des cavités évidées en amont pour faire apparaître des traces de pas dans la neige (p. 24). Jean-Michel Durafour signale d'ailleurs que la contrainte technique explique certains éléments